

Daryl COPELAND, 2009, *Guerrilla Diplomacy. Rethinking International Relations* Boulder, CO, Lynne Rienner, 311 p.

Michel Liégeois

Volume 41, Number 1, 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/039620ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/039620ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Liégeois, M. (2010). Review of [Daryl COPELAND, 2009, *Guerrilla Diplomacy. Rethinking International Relations* Boulder, CO, Lynne Rienner, 311 p.] *Études internationales*, 41(1), 100–102. <https://doi.org/10.7202/039620ar>

Il s'agit donc plus d'un monologue des approches qui dominent la discipline aux États-Unis que d'un dialogue véritable entre une pluralité d'approches. Alors que certains thèmes sont récurrents et amènent des répétitions, une ouverture à des approches moins américaines et plus critiques aurait abouti à un panorama plus complet. Se limiter à un petit nombre d'approches et omettre tout débat métathéorique est gênant dans un ouvrage qui prétend dresser un bilan de la discipline.

Il est également légitime de s'interroger sur le public visé par cet ouvrage. Si l'on en croit la préface, celui-ci est destiné aux étudiants et aux professeurs. Mais les professeurs connaîtront la plupart des articles reproduits – l'intérêt est éventuellement qu'ils sont regroupés dans une édition impeccable reproduisant la mise en page originelle de chaque article. Les étudiants, quant à eux, trouveront ce recueil bien cher, alors que leur université est abonnée à pratiquement toutes les revues dont sont tirés les articles.

Jérémy CORNUT

Département de science politique
Université du Québec à Montréal, Montréal

**Guerrilla Diplomacy.
Rethinking International Relations**

Daryl COPELAND, 2009, Boulder, CO,
Lynne Rienner, 311 p.

Choisir un titre pour un ouvrage tient souvent de la quadrature du cercle. En l'espèce, il n'est pas certain que Copeland ait surmonté la difficulté de la meilleure manière qui soit. *Guerrilla Diplomacy* aiguise certes la curiosité, mais le lecteur devra patienter pour en comprendre le sens, lequel ne sera explicité que dans le dernier quart du

livre. Quant au sous-titre, *Rethinking International Relations*, il induit le lecteur potentiel en erreur, car le propos de Copeland n'est pas de repenser les relations internationales mais bien de refonder la diplomatie, voire, plus largement, la politique étrangère. De surcroît, si cette dernière entreprise s'appuie sur une analyse de l'état du monde contemporain, elle ne relève pas d'une approche réaliste stato-centrée – laquelle justifierait l'utilisation du vocable *International Relations* – mais bien d'une démarche transnationale fortement teintée de libéralisme (au sens anglo-saxon) qui aurait justifié l'emploi du vocable *World Politics*.

Les 300 pages de *Guerrilla Diplomacy* forment un objet qui offre une forte résistance à la caractérisation. Cela tient sans doute pour une part à la personnalité de son auteur. Non pas tant qu'il soit si exceptionnel qu'un praticien s'essaie à l'analyse (Copeland fut diplomate de 1981 à 2009). Mais, en l'espèce, il s'agit bien d'une démarche réflexive dans la mesure où l'auteur s'efforce de repenser l'activité même à laquelle il a consacré l'essentiel de sa carrière professionnelle. L'exercice suppose toutefois une mise en contexte préalable. Si la diplomatie doit s'adapter, c'est parce que le monde change.

Dans la première moitié de l'ouvrage, l'auteur nous livre son interprétation du monde contemporain. Le lecteur aux neurones engourdis par le ronronnement des analyses *mainstream* aura tôt fait de retrouver sa tonicité cérébrale car Copeland – sans doute parce qu'il n'a pas été formaté dans le moule académique – ne recule devant aucune audace. Sont ainsi convoqués à la barre des grands témoins : les théoriciens de la dépendance, les néomarxistes ou encore

l'inclassable Noam Chomsky. La thèse principale que défend Copeland est que le système des trois mondes (Est, Ouest, Sud), qui avait structuré la scène mondiale durant la seconde moitié du 20^e siècle, cède la place à une configuration plus complexe composée de quatre catégories (avancée, aléatoire, tertiaire et exclue). De nature transnationale plutôt que géopolitique, ces quatre catégories de populations sont dotées de capacités décroissantes, alors même que leur vulnérabilité grandit à mesure que l'on passe de la première à la quatrième.

Alors que la géométrie du monde connaît de profonds bouleversements et que les défis s'accumulent, Copeland constate que la structure intellectuelle dominante présente d'inquiétants traits de continuité avec celle qui prévalait durant la guerre froide. Le monde bipolaire avait en effet généré une rhétorique du « nous » (l'Ouest) contre « eux » (les Soviétiques et leurs affidés). Ce monde-là était aussi caractérisé par l'existence d'une menace globale et diffuse car le risque communiste était partout. Pour l'auteur de *Guerrilla Diplomacy*, la prééminence d'une vision manichéenne perdure. « Nous » – l'Occident civilisé – contre « eux » : le Sud instable et sa protubérance la plus monstrueuse, le terrorisme inspiré par le fanatisme religieux, lequel est devenu la nouvelle menace globale et diffuse. Selon l'ancien diplomate canadien, cette inertie dans la façon de penser le monde est à l'origine d'une propension à privilégier les réponses militaires aux dépens des solutions diplomatiques.

La seconde partie de l'ouvrage se concentre sur la réinvention de la diplomatie afin de rendre à celle-ci la place centrale qui lui revient dans la gestion des relations internationales. Pour Copeland,

la diplomatie publique – entendue comme un ensemble d'activités destinées à influencer les perceptions du public cible dans un sens qui facilite la poursuite des objectifs de la politique étrangère – doit désormais constituer le centre de gravité de l'activité des ambassades. Quant à la « diplomatie de guérilla », l'auteur la voit comme une diplomatie de terrain, caractérisée par l'autonomie, l'agilité, l'acuité et la résilience. Capable de collecter et d'utiliser le renseignement, disposant d'une bonne connaissance du milieu local et possédant les compétences culturelles et linguistiques requises, elle sera capable de travailler en situation de conflit. Daryl Copeland n'escompte rien de moins de cette nouvelle génération de diplomates qu'ils constituent une solution alternative aux interventions militaires de contre-insurrection !

Voilà donc un essai qui ne manque ni d'ambition ni d'originalité. L'auteur y lance de nombreuses pistes, souvent audacieuses, en se souciant assez peu des conventions académiques. Appréhendée dans sa globalité, l'entreprise intellectuelle du diplomate canadien s'avère virtuellement inclassable. Certes, il n'est guère douteux que le volontarisme normatif de Daryl Copeland soit sous-tendu par de solides convictions libérales ; mais l'ouvrage est trop peu conventionnel et bien trop critique dans son objet même pour être réduit à un simple manifeste libéral. D'ailleurs, après avoir convoqué le structuralisme des théoriciens de la dépendance, ses propos sur la gestion des perceptions internationales voient Copeland emprunter les voies fréquentées par les constructivistes. Au final, il demeure surtout ce formidable paradoxe qu'au terme de 300 pages d'analyses aux antipodes du réalisme stato-centré,

la conviction avec laquelle Copeland plaide pour la rénovation et la réhabilitation du rôle du diplomate – personnage clé d’un système westphalien pourtant décrit comme moribond – révèle une foi en l’État inattendue et plutôt paradoxale, en effet.

Michel LIÉGEOIS

*Centre d’études des crises
et des conflits internationaux (CECRI)
Université catholique de Louvain, Belgique*

**Après Bush.
Pourquoi l’Amérique
ne changera pas**

*Yannick MIREUR, 2008, Paris,
Choiseul, 232 p.*

Il est difficile de faire le compte rendu d’un tel ouvrage. C’est une question de moment de parution. Le livre de Yannick Mireur a en effet été publié quelques mois avant le verdict populaire de l’élection présidentielle américaine. Le lecteur doit donc se replacer dans cette époque et ne pas tenir compte de la victoire du candidat démocrate Barack Obama. Soulignons ici le courage de l’auteur qui a pris le risque de publier un ouvrage sur les deux principaux candidats à la présidence des États-Unis avant le résultat des urnes.

Replongeons-nous donc dans la période qui précède cette élection et reconnaissons d’emblée les qualités de ce livre. L’analyse y est aussi fine que profonde. Nul doute que l’auteur, titulaire d’un doctorat de la Fletcher School de Boston, connaît bien les États-Unis. Il peut donc d’emblée refroidir l’enthousiasme de ceux qui pensent que cette élection marque un tournant dans l’histoire des États-Unis et qu’une Amérique nouvelle va naître sur les cendres de l’ère bushienne. Quel que soit le nouveau

locataire de la Maison-Blanche, l’Amérique ne changera pas : telle est la thèse centrale de ce livre. Ils auraient tort ces optimistes de croire que les deux mandats de G.W. Bush ne sont qu’une parenthèse. Pour Yannick Mireur, l’ère Bush n’est pas un accident historique. L’ancien président républicain a bien incarné l’âme d’une certaine Amérique. Une âme qui ne disparaîtra pas avec le départ de Bush. « Les années “W.” ont dévoilé les excès dont l’Amérique est capable. Et si l’on peut attendre une accalmie, les traits de caractère révélés par Bush Jr. perdureront. »

L’auteur commence donc par sonder la conscience du peuple américain, plus particulièrement celui du Sud profond. Cet esprit incarnerait le sentiment d’une nation à part, isolée sur une île-continent, persuadée de détenir la Vérité sur un monde qu’elle ne connaît pas et ne veut d’ailleurs pas connaître. Une prétention à la Vérité, un temps enfouie dans les décombres de la guerre froide, qui ressurgit si soudainement et si brutalement après les attaques terroristes du 11 septembre 2001.

Dans sa démonstration, Mireur fait appel aux événements contemporains et à l’histoire des États-Unis pour décrire cette tendance lourde de l’identité américaine. De McKinley (1896-1901) à W. Bush, en passant par le candidat malheureux Barry Goldwater (1908-1998) ou encore Ronald Reagan, il montre l’émergence de cette pensée en gestation au sein du Grand Old Party (GOP). Ce cheminement intellectuel autour de l’idée de prospérité aboutira à la présidence de Bush Jr. Et à ses dérives qui sonnent non pas comme une négation, mais comme une trahison de l’héritage d’un Roosevelt ou d’un Reagan. D’où ce rapide portrait de la famille Bush et